

CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET TRANSE FONCTIONNELLE DANS LES FÊTES TECHNO

Lionel Pourtau

De Boeck Supérieur | « [Psychotropes](#) »

2006/3 Vol. 12 | pages 163 à 181

ISSN 1245-2092

ISBN 28041514

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-psychotropes-2006-3-page-163.htm>

Pour citer cet article :

Lionel Pourtau, « Consommation de substances psychoactives et transe fonctionnelle dans les fêtes techno », *Psychotropes* 2006/3 (Vol. 12), p. 163-181.
DOI 10.3917/psyt.123.0163

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Consommation de substances psychoactives et transe fonctionnelle dans les fêtes techno

The consumption of psychoactive substances and the state of trance during raves

Lionel Pourtau

CEAQ, Centre d'études sur l'actuel et le quotidien,
Université Paris V

34 rue des Bois – F 75019 Paris

Courriel : lionel.pourtau@ceaq-sorbonne.org

Résumé : *À partir d'une enquête sociologique de terrain, il s'agit d'étudier ici comment la consommation de psychotropes mêlée à une immersion dans une ambiance musicale spécifique, la musique techno, permet d'atteindre un état de transe particulier et assez rare dans les sociétés occidentales. Cet article propose une explication d'ordre psychanalytique. Il présente aussi les mécanismes de réduction de risque non institutionnels développés par ce qu'il faut bien qualifier de subculture techno. Mais, si la mise en foule semble essentielle pour le déclenchement de la transe, il s'agit aussi d'un exercice personnel complexe où intervient une dialectique complexe entre contrôle et laisser-aller. La population étant relativement jeune (17-30 ans), on peut donc définir cette pratique comme une béquille chimique à une période d'ajustement identitaire et d'entrée dans la vie adulte de plus en plus diffuse.*

Abstract: *A study based on sociological field research that looks at how the consumption of psychotropic drugs taken during a specific musical experience –techno music– creates a specific type of trance,*

which is quite rare in Western societies. An explanation of this experience, based on psychoanalytical theory, is put forward, as well as a presentation of risk reduction mechanisms developed by what must be termed a techno subculture. If being in a crowd is essential to start off the moment of trance, it also involves a complex personal choice concerning control issues and letting-go. The population living such experiences is quite young (17-30 years of age) and therefore this practice may be defined as a chemical prop used during a period of adjusting one's identity and entering the adult age where roles are increasingly less pre-determined.

Mots clés : *ecstasy, LSD, rave, musique, hallucination, culturel, usage récréatif, sociologie.*

Keywords: *ecstasy, LSD, rave, music, hallucination, subculture, recreational use, sociology.*

Les analyses présentées ici sont extraites d'une thèse de sociologie soutenue en 2005¹. Le terrain s'appuie sur un travail de cinq ans dans le milieu des raves et surtout de leurs formes clandestines, les *free parties*. Les méthodes de l'observation participante ont été doublées de dizaines d'entretiens semi-dirigés. Obtenir une parole sur les effets des psychotropes est toujours délicat. L'auteur a ici profité de son statut. Il était en effet affilié à un de ces groupes organisateurs de *free parties* que l'on appelle un *Sound System*. Les sujets avaient ainsi l'impression de se confier à quelqu'un qui était de leur communauté, de leur subculture. De plus, les entretiens portaient sur bien d'autres sujets que la consommation de substances psychoactives.

Une des raisons du succès toujours croissant de ces fêtes techno est la possibilité que ce dispositif offre d'atteindre des états modifiés de la conscience (EMC). Il ne s'agit évidemment pas de réduire ce mouvement à dominante culturelle à la prise de drogues. Mais étant donné que les participants reconnaissent, pour la plupart, en prendre régulièrement, ou en avoir pris à l'occasion de leur participation à un de ces événements, il s'agira dans cet article d'analyser les liens entre cet environnement festif si particulier et les effets ressentis, et plus précisément l'exercice de gestion des effets auquel s'adonne le consommateur. Les consommateurs

1. Pourtau L : *Frères de son, les socialités et les sociabilités des Sound Systems technoïdes* – Thèse en sociologie dirigée par Michel Maffesoli, Université Paris V, 2005.

réguliers reconnaissent, pour la plupart, ne pas prendre, à quelques exceptions près, ces produits spécifiques que sont l'ecstasy ou le LSD, hors contexte. Cela nous donne un indice sur le rôle majeur de l'environnement. Et ce sera ici notre thèse : il y a une dimension associationiste, intrinsèque, entre les substances psychoactives prises en fête techno et la fête techno elle-même.

L'objectif : atteindre un état modifié de la conscience

La musique et la drogue sont toutes deux capables de générer des états seconds. Elles se combinent et se potentialisent. Dans cet espace marginal qu'est la fête techno en général, et la *free party* en particulier, de nombreuses barrières morales habituellement en place se désintègrent. Parce que la fête techno est un lieu où le sujet sait qu'il est commun de se droguer, il passera à l'acte pus facilement que dans d'autres circonstances. Mais c'est dans l'autre sens, selon nous, qu'il faut chercher la spécificité. La fête techno est un lieu où l'on consomme plus qu'ailleurs des substances psychoactives parce que la musique et les sociabilités en amplifient les effets.

La question de la transe appuyée sur des pratiques musicales et sur la consommation de substances psychoactives est une constante anthropologique. Elle a été traitée par Bastide (1997) ou Rouget (1991). Ce dernier propose d'ailleurs une différence entre *transe* et *extase*. Cette division nous semble très floue. Il propose une définition séparant clairement l'une de l'autre. Cependant, il nous apparaît que si les deux états peuvent être séparés, ils peuvent aussi être partiellement superposés. Nous proposons ici une autre définition. La transe est un moyen, un état d'esprit actif pour atteindre un objectif stable (pour une durée allant de quelques dizaines de minutes à quelques heures), un état mental de jubilation, de jouissance² : l'extase.

Un support chimique à la transe

Notre rapport au monde est fortement lié à notre perception de ce même monde. Les excitations sensorielles encadrées par notre raison sont la source du sens que nous donnons à la réalité. En démultipliant et en altérant

2. Nous utilisons le terme de jouissance dans le sens que Freud lui donne dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud 1920, 2004), c'est-à-dire non seulement comme un synonyme de plaisir, mais sous-tendue comme une identification et articulée à l'idée de répétition.

de façon majeure ces excitations sensorielles, c'est notre conscience de la réalité elle-même qui peut se trouver modifiée. Les drogues offrent la perturbation initiale qui va permettre au sujet de faire ses premiers pas dans l'expérience de la transe. Elles jouent le rôle de starter. La plupart des technoïstes³ qui ont fait le choix de la prise de drogues sont passés par la polyconsommation. Chaque produit est assigné à une dimension différente. Les uns après les autres, ils permettent de balayer un ensemble diversifié d'effets qui aident au déconditionnement des attentes habituelles par rapport à ses sens, à la déconstruction de l'ethos moderne et à la mise en condition nécessaire à l'instauration de la transe.

L'ecstasy engendre l'empathie. C'est le produit phare de la fête techno. Appelée improprement *pilule de l'amour*, la montée induit surtout des effets de plaisir physique, un sentiment de sérénité, de bien-être et une bienveillance accrue envers son environnement. Elle favorise la fusion de la conscience individuelle ou du moins son repli au sein du groupe de danseurs.

Dans leurs effets positifs, les amphétamines ou la cocaïne accroissent la résistance à la fatigue et/ou au sommeil. Elle optimise l'humeur et la confiance en soi. Dans leurs effets négatifs, elles rendent nerveux, anxieux et paranoïaques. L'effet sur la transe technoïde doit venir de la création d'un paradoxe entre d'un côté, la production de dopamine dégagée par l'effort physique et de l'autre, l'absence des sensations négatives de la fatigue.

Le LSD permet une aventure cérébrale. Notons ici que le LSD engendre essentiellement des hallucinations visuelles et que celles-ci sont moins nocives pour l'équilibre psychique (Lazorthes, 1999) que les hallucinations auditives qui font de l'halluciné verbal un sujet plus facilement délirant que l'halluciné visuel.

On sait que la perception sensorielle lorsqu'elle est insuffisante ou supprimée peut engendrer des hallucinations. Les troubles de la conscience (coma, confusion...) font obstacles à l'intégration des informations auditives ou visuelles. Dans quelques cas rares, c'est l'objet source d'informations qui crée la déformation. Ainsi en est-il des mirages. On parle dans ce cas d'illusion sensorielle. Les erreurs propres aux appareils sensoriels n'engendrent que des sensations simples : lueurs, flammèches, acouphènes. Les hallucinations engendrées par le LSD sont beaucoup plus sophistiquées. On les classifie en deux catégories (Lazorthes, 1999) :

3. C'est ainsi que nous appelons ceux qui participent à la subculture techno.

- Les hallucinations intéroceptives portent sur des sensations internes au corps humain, musculaires, articulaires ou viscérales. Le sujet peut avoir l'impression de faire une crise cardiaque, d'être paralysé.
- Les hallucinations extéroceptives sont liées aux modes de sensibilité extérieurs, les cinq sens. Les hallucinations visuelles vont des formes simples et abstraites aux plus complexes.

Notons qu'avant même les effets proprement hallucinatoires de certains psychotropes, certaines conditions physiologiques favorisent l'apparition d'hallucinations. Ainsi les états intermédiaires entre veille et sommeil permettent les visions hypnagogiques (visions conduisant au sommeil). Or la fatigue engendrée par l'absence de sommeil parfois doublée de drogues qui, sans être hallucinatoire, empêchent le sommeil, peut entraîner l'apparition des visions hypnagogiques.

Certaines visions peuvent être extrêmement réalistes et impressionnantes. Pourtant, parce que le sujet connaît l'extériorité de leur nature, il ne s'en effraie pas. Ensuite, elles semblent paradoxalement laisser assez peu de souvenirs dans les entretiens.

Les produits cités ci-dessus sont les plus communs et les plus caractéristiques de la culture technoïde. Dans un contexte de recherche effrénée de nouvelles sensations, de nombreuses drogues différentes peuvent être essayées par les consommateurs. Mais comme elles ne correspondent pas à certaines particularités de la *free party* qui font son originalité, leur consommation reste marginale. La composition de mélange vient du fantasme de ressentir, à un même moment, tous les effets additionnés, pour atteindre un état encore différent.

La kétamine est, par exemple, connue pour ses effets autoscopiques. Le sujet consommateur peut ainsi se voir flotter au-dessus de son corps. Les hallucinations de cette nature, somme toute assez fréquentes dans l'histoire des hallucinations humaines, sont peut-être, selon Guy Lazorthes (1999), à l'origine du thème du double dans les croyances anciennes, qu'il soit ange ou démon.

La consommation régulière de substances psychoactives emmène le sujet au bord du solipsisme. La remise en question radicale de la valeur des informations sensibles et émotionnelles, l'expérience qu'il a de sa capacité à les manipuler avec une certaine aisance à l'aide de produits de synthèse joue un rôle majeur dans la construction d'un regard critique sur ce qui va de soi et sur ce qu'on nomme la réalité. À partir de là, une alternative peut se présenter à lui : soit le doute radical l'entraîne dans un vertige qui peut devenir autodestructeur puisque la validité de la vie elle-même

peut être aussi remise en question, soit il se sent délivré du « déterminisme de la réalité » et il décide de se lancer dans la construction audacieuse d'altérité.

Pour Becker (1985), « compte tenu des aspects désagréables et alarmants qui sont typiques des premières expériences, le débutant ne peut poursuivre que s'il apprend à redéfinir ces sensations comme agréables ». Il y a donc un vrai travail à faire, y compris sur la part basique, physiologique, de l'effet.

Une extase particulière : la première fois

La première fois que l'on entre en transe et que l'on ressent l'extase est un moment crucial. Les suivantes ne seront que la recherche de celle-ci. Elle ne sera jamais réatteinte. Parce que, quand le technoïste pense à la première fois, c'est l'expérience de la première fois retravaillée, altérée par le souvenir. Or, comme cette expérience fut brutale, elle fut inscrite, mémorisée de façon très particulière. Parce que le souvenir de cette première fois est différent de la première fois elle-même, elle ne sera jamais réellement retrouvée.

Elle est un absolu car elle n'a rien de comparable avec des expériences sensibles et psychiques qui ont pu avoir eu lieu avant, et parce que toutes les suivantes de même nature seront jugées inférieures parce que comparées à elle, alors qu'elle aura été transformée par le souvenir, parce qu'elle aura été hallucinée. Elle influera sur toutes ses expériences postérieures. Nous l'appelons *traumatrice*. Nous avons bâti ce mot pour qualifier cette première expérience, psychologiquement marquante pour la psyché du sujet et qui servira de matrice à sa perception des expériences suivantes.

L'individu qui rencontre l'expérience traumatrice ne sait pas à quoi il s'attend. Il est mû par la curiosité. Lorsqu'il ressent l'extase, il reçoit des quantités d'endomorphine et de dopamine inconnues de lui jusque-là. Puis vient le « manque » (au sens toxicologique du terme). Cette extase, il va chercher à la reproduire, mais la jouissance initiale reçue en situation de virginité mentale et mémorielle est à jamais perdue car elle est désormais pensée, transformée par la trace mnésique, par l'image, par le discours, par l'Autre (lieu de primauté du signifiant). Cette expérience contribue à son édification. L'Autre originaire devient intouchable car c'est la demande, altérée par le souvenir, qui devient première.

La première jouissance d'origine psychotrope, cette sensation de plaisir maximalisée engendrée par les substances psychoactives, tout particu-

lièrement par celles permettant la saturation des capteurs dopaminergiques, se fait sans point de comparaison. Elle ne passe pas par une réflexion langagière. Le langage crée le souvenir, un leurre que le sujet prend pour l'expérience extatique. C'est ce leurre qu'il va chercher à retrouver en reproduisant l'expérience mais, comme ce leurre n'est pas ce qui s'est réellement passé, il va être déçu. Le langage, l'intellectualisation le maintiendront toujours hors de cette jouissance originelle. L'exercice de la transe affaiblit la juxtaposition pensée/langage. Elle permet donc de s'approcher de la jouissance première.

On peut penser que la transe est source de jouissance et catalyseur, potentialisateur de jouissance. C'est pour cela que l'extase en fête techno est infiniment supérieure à la simple prise du produit en condition normale. En condition normale, la pensée est claire et ordonne selon ses schémas habituels de réflexivité et de plaisir. L'endorphine se répand, emmenant avec elle le bien-être, mais cela n'a rien à voir avec la jouissance. J'accomplis une action répondant à un besoin physiologique (acte sexuel, alimentation) : je suis récompensé par du bien-être. J'accomplis une action favorisée par l'environnement social (bonne note à l'école, travail bien fait) : je suis récompensé par du bien-être. Ce plaisir peut être décalé par l'effet Pavlov, comme l'expérience de Proust avec sa madeleine. Mais ici, dans la première jouissance en fête techno, il n'y a aucun facteur biographique, juste une dimension sociale très particulière, juste l'effet radicalisé, mécanisé.

Les moyens utilisés pour endormir la juxtaposition pensée/langage sont la saturation des sens, l'émotion suscitée par les jeux de lumières et la musique ; un lavage de cerveau fait pour permettre à la jouissance de ne pas être détournée par le langage vers le leurre mnémonique. Voilà peut-être une explication de la méfiance du milieu techno envers le langage et le discours perçus plus ou moins consciemment comme la cause de l'incapacité à atteindre de nouveau la jouissance originelle. La méfiance envers le discours a peut-être une deuxième source : dans la communion par la jouissance se construit un sentiment d'osmose entre les technoïstes, une perception d'égalité totale dans la jouissance originelle. Or, avec le discours, reviennent les différences sociales, les différences culturelles. Il va de soi qu'elles furent sans doute toujours là, mais le mythe de l'égalité par la fusion sur le *dance floor* est solidement installé.

Dans l'origine de l'émotion, on notera une projection et une diffraction de la source du plaisir. Le bien-être ressenti est sans commune mesure avec ce qu'a pu jusqu'ici ressentir le participant. La fête techno potentialise l'effet des drogues qui elles-mêmes entraînent une saturation des capteurs dopaminergiques. Or ce sentiment extraordinaire, défiant tout ce

que le psychisme a pu connaître jusqu'ici est projeté vers l'extérieur par une sorte de mécanisme de projection paranoïaque mais là, positif (alors qu'habituellement la projection paranoïaque ne fonctionne que sur des émotions négatives). On cherche à l'extérieur de soi la source de ce bien-être. Et il n'y a personne pour le focaliser, si ce n'est l'ambiance, la musique qui n'a pas d'origine précise. Le « ils me menacent » classique du paranoïaque devient un « ils me veulent du bien ». Les effets entactogènes et empathogènes du MDMA (une des substances actives dans l'ecstasy) doivent apporter un support émotionnel à ce mécanisme psychique.

Donc, la jouissance engendrée par les psychotropes est effractive en ce sens qu'elle n'a rien à voir avec les cognitions précédentes sources de plaisir. Les mécanismes précédents, classiques du suscitement du plaisir sont violés pour aboutir au plaisir ici maximisé. D'où la projection paranoïaque « positive », rationalisation *ad hoc* d'une dissonance cognitive. Dans sa forme classique, la paranoïa est un mécanisme de projection puisqu'un mécanisme mental interne au sujet est perçu comme étant d'origine extérieure. Source de souffrance, la projection est habituellement négative (« ils me veulent du mal »). Mais ici, appuyé sur un sentiment agréable, elle est positive (« tout le monde me veut du bien »).

Mais la projection, peut-être à cause de la saturation sensitive, de l'absence de personnes susceptibles d'incarner la jouissance, ne peut se fixer. Elle est donc diffractée sur l'ensemble de l'environnement, la fête techno, et fonde ainsi l'illusion groupale. La projection permet de donner une origine externe au choc, au traumatisme, fût-il positif. Et cette mise à distance favorise sa digestion.

Peu à peu, l'inconscient devient capable d'intégrer l'origine psychotrope du plaisir. Donc, le consommateur ne projette plus sa paranoïa positive sur la fête techno. Il trouve que cela devient moins bien et qu'avant, c'était mieux. En fait, il interprète sa capacité à mémoriser, à gérer et donc à désenchanter l'excitation dopaminergique comme une baisse d'intérêt pour l'environnement *fête techno*. Sa capacité à projeter diminue en même temps qu'il développe une habitude (et il nous semble que, dans le cas de l'ecstasy, il n'y a pas de dépendance au sens toxicologique du terme, mais une habitude). Cependant, il est légitime de penser que la moindre saturation de type physiologique est compensée par une capacité à gérer et à jouer avec les flux de montée et de descente pour amener à des plaisirs plus sophistiqués.

Au-delà de la jouissance première dont nous avons parlé, les hypothèses freudiennes nous apportent des éléments sur les plaisirs secondaires. Le principe de réalité modifie le principe de plaisir. Pour Freud, le

fonctionnement psychique est dirigé contre les excitations internes porteuses de douleurs. Un traumatisme externe suffisamment fort transpercera le pare-excitation. L'organisme se mobilisera pour maîtriser « l'invasion ». Cette mobilisation des énergies se fait au détriment du bon fonctionnement des autres systèmes psychiques, en particulier ceux qui régulent les excitations internes (Freud, 1920 bis). Est-il si surréaliste d'imaginer que dans l'espace-temps contrôlé de la fête techno, l'émergence des excitations internes ne soit pas forcément douloureuse ? Sans aller aussi loin que lui dans l'interprétation, Christophe Moreau (2002, p. 382) propose l'explication d'un comportement traumatophile lié à l'usage de drogues, tentative de maîtrise de l'excitation liée au produit.

La méthode : des savoir-faire communautaires

Gérer les produits

Toute une série de savoirs et de savoir-faire par rapport à la consommation de substances psychoactives se sont développés. Ils sont centrés sur un double objectif, optimiser les effets agréables et minimiser les effets pénibles. Cette connaissance empirique est cependant limitée par deux facteurs :

- l'influence de l'environnement qui potentialise ou pas l'effet chimique,
- l'état mental et particulier du sujet en général par rapport à un produit, mais aussi en particulier à l'instant T de la prise.

La gestion se fait tant quantitativement que qualitativement.

On peut vouloir augmenter la quantité de produits pour augmenter les effets agréables. Mais les consommateurs savent que, à partir d'un certain dosage, soit le supplément quantitatif n'engendre plus d'effet, soit engendre des effets négatifs. Ainsi par exemple les consommateurs évitent de prendre un comprimé d'ecstasy (appelé couramment *taz*) à moins d'une heure d'intervalle, car cela s'avère au mieux inutile, au pire dangereux. Même s'il peut y avoir des variations dues à l'état physique du sujet, s'il a mangé ou pas, la pharmacocinétique de l'ecstasy est assez stable. Le délai le plus fréquent est de trois heures d'intervalle par prise.

- Heure H : prise ;
- H + 1 : début de l'effet ;
- H + 2 : fin de la montée, début de la descente en pente douce, appelée aussi *plateau* ;

- H + 3 : début de la descente forte et des angoisses allant de pair ;
- H + 4 : fin de la descente.

Le deuxième comprimé sera donc habituellement pris entre H + 2 et H + 3 ; et ce, jusqu'au troisième comprimé. Après le troisième comprimé, l'effet résiduel semble limiter les effets de descentes fortes mais, en même temps, chaque prise supplémentaire après la première prise aura vu l'effet agréable s'affaiblir pour devenir inexistant après la troisième. Il faudra attendre entre une demi-douzaine d'heures et deux jours pour bénéficier à nouveau de l'effet agréable lors d'une nouvelle prise. Cette posologie générale s'adapte à l'affectivité particulière du consommateur.

Pendant sa carrière de consommateur, il y aura fréquemment un moment où le sujet fera le choix de la polyconsommation, quête de la saturation psychique. Or, lorsque celle-ci se fait dans le cadre d'une même fête techno, il existe aussi des règles de prudence et d'efficacité. Ainsi, le sujet ne prendra pas de l'ecstasy après avoir sniffé une ligne de cocaïne, puisqu'il est connu que la seconde inhibe l'effet de la première ou, tout au moins, l'essentiel de l'effet de sensation de montée. Par contre, on fera l'opération contraire puisque la cocaïne est censée « réveiller » les effets de l'ecstasy. Il va de soi que les technoïstes ne possèdent nul moyen de vérifier la véracité de cette affirmation empirique. C'est un « savoir » communautaire. Mais cela traduit, de façon générale, la confiance du sujet dans le *corpus* du savoir expérimental du milieu.

L'aide par le groupe

« Connaître la route avant de l'avoir parcourue implique que ce don de soi s'allie à un contrôle de l'incertitude aimée et recherchée pour ce qu'elle procure. Curieusement, la surprise engendrée par l'état de transe, dont l'indétermination constitutive donne lieu à un relatif bien-être, s'allie à une organisation et à une prévisibilité des limites à ne pas franchir » (Seca, 2001, p. 114).

Aller en *free party* est un acte collectif. On y va en bande, on en profite en bande, on s'amuse en bande et on consomme en bande. Au-delà du plaisir, il y a aussi l'idée que ce milieu étrange recèle quelques risques qu'il vaut mieux affronter à plusieurs. Le jeu avec les produits en fait partie.

L'expérience des aînés – la prise en charge par la communauté – est un mode de limitation des risques d'une « mauvaise » consommation. Consommer en groupe est une réelle protection pour les débutants.

« Je suis allé à ma première teuf avec mon ami Étienne qui en faisait depuis plus d'un an. Je lui avais dit que je voulais aussi essayer les drogues. Il a accepté, mais à condition que je fasse exactement ce qu'il me dirait. Vers

une heure du matin, il m'a donné un demi-comprimé d'ecstasy. Trois heures plus tard, alors que l'effet diminuait, je lui ai demandé de m'en trouver d'autres, que je voulais en prendre un entier cette fois. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas parce qu'il n'y en avait plus à vendre. C'était faux, mais comment pouvais-je le savoir ? À l'époque⁴, si tu ne connaissais pas les dealers, ils étaient invisibles pour le néophyte. Deux heures plus tard, il est revenu avec une seconde moitié. Pendant toute la teuf, il venait régulièrement me voir pour me donner de l'eau, voir si ça allait bien et me faire me reposer. Plus tard, il m'avoua qu'il ne m'avait donné que des moitiés qu'il avait au préalable goûté pour "vérifier" que leur dosage n'était pas trop fort⁵. »

Comme l'observe Norman Zinberg (1974), la consommation de substances psychoactives est encadrée par un ensemble de règles établies dont le respect est garanti par un système de sanctions. Il adopte aussi la thèse de l'apprentissage : le contrôle de l'usage d'une substance psychoactive est un processus au cours duquel l'usager est initié aux conditions assurant une maîtrise de la consommation. Il observe ainsi que des rituels instruisent les individus à appliquer des principes et des maximes qui :

- régissent la consommation modérée et condamnent les usages compulsifs ;
- limitent l'usage aux situations autorisant une consommation « sûre » et positive ;
- identifient d'éventuels effets indésirables et conseillent de les éviter ;
- prescrivent d'isoler la consommation des autres circonstances de la vie et de se bien comporter dans les relations sociales étrangères à l'univers de la drogue.

On retrouve ces quatre principes dans notre population.

Un travail sur soi

Pour Hélène Houdayer (2000), le consommateur est pris entre deux logiques, la logique moderne qui valorise la conquête et la maîtrise de soi et celle, postmoderne, dans laquelle des éléments contradictoires sont sollicités pour lutter contre une pensée desséchée. Nous ne voyons pas ici une contradiction de fond, mais plutôt un temps et un niveau de réflexion différent. Ainsi, la perte de contrôle peut être interprétée comme une recherche de plus d'être, les substances psychoactives offrant un accroissement

4. 1997.

5. Entretien avec Victor.

de la gamme des sensations et de l'intensité des sensations. En fait, le moteur de la consommation moderne ou postmoderne est souvent la curiosité.

Mais le travail sur soi est aussi valable pour les produits en particulier que pour la transe en général. Ainsi, pour Lapassade (1990, p. 19), il y a un « cogito de transe », une tension entre un pôle passif et un pôle d'observation, de jugement où le sujet de la transe est spectateur de son état.

Le ressenti subjectif

En même temps, si tous ceux qui ont vécu cette pratique reconnaissent le rôle des produits, la très grande majorité estiment que la consommation de produits en fête techno n'a rien à voir avec la prise chez soi, devant sa télé ou seul. Si le produit était la seule source unique de l'effet, le *teuffeur* ne reviendrait plus en *rave* une fois qu'il aurait obtenu un contact avec un dealer susceptible de pouvoir le fournir de façon plus simple. Il y a donc des conditions exogènes à la source de l'effet de transe.

L'expérience émotionnelle à laquelle personne n'est vraiment préparé ne peut jamais être décrite que de façon métaphorique puisqu'elle s'impose hors de tout raisonnement et de tout langage. La seule base qui permet de déceler des effets récurrents est le type de produit consommé. L'état de transe entraîne des effets cinesthésiques.

« J'ai plusieurs fois connu cet état de transe. C'est un voyage entre toi, toi et ta tête. Comme si, par le rythme du son, ancestral, mélangé à de la fatigue, tu ne te sens plus fatigué. Il n'y a personne autour de toi. Tu es dans une bulle complète. Mais il faut plein de gens autour de toi. Un ensemble d'énergie sur un même point qui fait que l'ensemble se retrouve dans un état personnel de transe, mais en commun. Les gens se sourient, s'échangent des regards. Et après ils se parlent. (...) Le son, tu le sens comme une forme, et tu le retranscris avec des gestes. Là tu peux rester des heures. (...) C'est un état qu'on aimerait bien retrouver à chaque fois. Il faut vouloir y arriver ⁶. »

Carine raconte :

« Des fois je suis partie loin ; à rentrer dans un état second ; rien qu'avec la danse, en transe physique. Après, tu peux être dans une transe dans la tête en prenant des produits. Pendant la transe, ton corps est là, mais ton esprit est ailleurs. Tu es dans un état second. Le *hardcore*, quand tu es devant une façade, tu ne peux être sensible, tu vas entrer dans un délire, ton corps, il

6. Entretien avec Frédéric.

va partir, ta tête, elle va partir. Tu te dédoubles. Tu as l'impression d'être ailleurs. »

« Tu es ailleurs. Les produits t'aident, te sensibilisent par rapport à tes sens. Mais tu peux attraper une transe qui n'a rien à voir avec les produits. Parce que, quand tu arrives dans la teuf, tu ne comprends rien, tu te perds, tu marches des heures. Tu peux être des heures devant un mur en étant à *donf*, sans rien prendre. C'est un peu comme une jouissance, tu pars loin, pas comme faire l'amour, mais tu pars loin. La danse aide à entrer en transe, mais tu peux l'être assis, faire ton délire tout seul. Et puis la transe, c'est introspectif. Tu peux être à *donf* et ne pas l'atteindre. Tu ne peux pas l'atteindre à chaque fois. Des fois, la musique t'énervera, les gens ne te plairont pas. Il faut des conditions. Si la *teuf* est bidon, tu n'entreras pas en transe. La recherche de l'état de transe, c'est un travail. Avec la drogue, ça vient spontanément, mais tu peux arriver à analyser le truc et te mettre en transe mentalement en te disant que tu veux pousser ça loin et te mettre en transe seule. Il y a deux niveaux. Là où tu es absent et là où tu réfléchis. Et après tu peux mêler les deux et là tu es au summum de la transe ⁷. »

Certains entretiens ou certaines études (Hamapartzoumian, 2004) posent la question de la réalité de cet état. Pour Anne-Laure :

« [La transe], ça n'existe pas, du pur fantasme, de la transposition d'un mythe d'un âge d'or ; de cet âge d'or dont Michel Maffesoli a parlé dans ses bouquins ⁸, qui n'a jamais existé, mais auquel tout le monde veut revenir, le mythe du bon sauvage libre ; on vit des expériences transcendantes, la communion avec la nature. C'est fallacieux : tu amènes un groupe électrogène, tu pollues. C'est un leurre. Mais si ça te sert à te construire, c'est bien, que ce soit faux ou vrai ⁹. »

La majorité des témoignages valident quand même l'existence de cet état. Au moins au moment de la fête techno, toute une population accède au sentiment, à la perception d'une fusion sociale vécue. Certes, si le *teuffeur* ne va pas au-delà de son état de consommateur, il superposera inconsciemment son vécu « substances psychoactives » à son vécu technoïde. Et il interprétera la fin de la « lune de miel » comme la fin de l'intérêt pour l'expérience technoïde. Or le cadre culturel du milieu techno propose des sources de renouvellement de l'intérêt qui permettent de faire durer l'attrait.

La musique est le facteur de transe le plus apparent. Sur les effets de la musique en général, on peut s'appuyer sur les travaux de la fondation

7. Notre interviewée nous fera part, en marge, de son malaise de parler de ce sujet : elle a l'impression de ne pas pouvoir être prise au sérieux.

8. Nous laissons à Anne-Laure son interprétation des écrits de Maffesoli (1979, 1999).

9. Entretien avec Anne-Laure.

H.V. Karajan à Salzbourg qui, dès 1958, a étudié le stress pendant les concerts (Danielou, 1978). Elle perturbe le système neurovégétatif et augmente grandement la pression artérielle. La distorsion entre les sons crée des hyperfréquences, des ultrasons ainsi que des infrasons en dessous de 30/40 hertz, ce qui provoque des malaises physiques comme des syncopes, des vomissements, des troubles intestinaux, des troubles circulatoires ou cardiaques.

Un autre élément, propre à la musique techno, est la répétitivité. Elle donne à l'auditeur une impression de sécurité. Mais celle-ci est factice. Les électronistes savent que si les musiques répétitives créent un continuum propre au développement d'un état hypnotique, le jeu tension/détente (appelé *break* dans le vocabulaire des musiciens technos) permet de susciter des émotions fortes.

Pour Michel Maffesoli (1979 et 1999), « répéter revient à nier le temps, c'est le signe d'un "non-temps" [...]. La scansion du temps, on le sait, est une pratique de pouvoir particulièrement efficace, des monastères aux usines en passant par les diverses institutions d'éducatrices, les historiens nous ont montré sa naissance, son développement et son emprise croissante. »

Ainsi, il paraît donc logique que la perturbation du temps social par induction via un usage de la répétition fasse partie des outils d'émancipation d'un ordre perçu comme trop pesant. Dans une logique proche, l'absence de repère joue aussi. Gilbert Durand (1994) soutient que « nos images et affects sont les conséquences des dominantes réflexes des ensembles sensorimoteurs qui préparent ainsi la voie à des réseaux de symboles, à l'aide desquels nous percevons le monde ». Soit, mais si on réfléchit au processus dans une logique inductive, qu'arrive-t-il à notre matrice symbolique lorsque ces ensembles sensorimoteurs subissent des traumatismes ?

Le temps est lié au sensible en tant que forme de l'intuition humaine selon la conception kantienne (Kant, 1990), c'est ainsi qu'il n'y a rien en soi en dehors du sujet. La réalité empirique est alors le fait de la représentation de l'individu. La durée est différente du temps, d'où l'instant éternel. Quand toute angoisse est suspendue, le temps s'évanouit avec elle. Lorsque que l'extase s'arrête, le souvenir et la connaissance d'une telle chose demeure, même si le cerveau cherche à rétablir un équilibre à l'aide de l'oubli, et peut se renouveler. Savoir que l'on peut renouveler une expérience d'interruption du temps met à l'abri du temps.

La fête techno envoie des excitations de divers ordres au corps et au cerveau du *teuffeur*. Elles ont ceci en commun d'être de forte intensité et

d'engendrer une saturation des sens. Les flashes éblouissent, le son assourdit et sa puissance est telle qu'il peut même jouer sur le tactile. Ces excitations sont reçues par un psychisme altéré par la prise de substances psychoactives. Tout cela participe à la construction d'une expérience originale, forte, traumatisante. Paradoxalement, elle est en même temps construction d'une muraille qui va permettre, à l'abri de celle-ci, la transe. Cette muraille est sonore. Gori (1978, p. 117) la définit ainsi : « Le trop-plein de signes et le trop-plein de sons construisent une fausse peau, une douve sonore, un matelas pneumatique qui – tel des murailles – protège le Soi d'une communication perçue comme une intrusion menaçante pour les limites du Moi. » Observons incidemment que la population que nous étudions fait partie d'une génération qui utilise massivement le *walkman*, muraille personnelle envers le monde extérieur. Nous sommes en partie d'accord avec Gori, mais nous observons des différences dans le cas particulier qui nous intéresse. Dans le cadre de danses collectives, la muraille sonore protège le groupe dansant et permet à l'effervescence de s'exprimer hors du sentiment de trac face à l'hypothétique jugement d'un regard extérieur. La muraille sonore offre un entre-soi aux danseurs. La saturation visuelle, l'aveuglement des danseurs sous les lumières répond à un même confort. C'est une vieille technique de comédien intimidé que de demander à l'éclairagiste de l'éblouir pour qu'il ne voie pas la salle.

Se maîtriser

L'usage des produits est lié à la perte, comme à l'accroissement, du contrôle sur soi. Christophe Moreau (2002, p. 267) parle de « technicisation de la satisfaction pourtant manifeste dans les toxicomanies, et qui vise certainement à amplifier le plaisir escompté tout en diminuant la douleur qui l'accompagne inévitablement (accentuation du bien, minimisation du prix) ». Si l'on prend des substances psychoactives pour accéder à des sensations nouvelles, surprenantes et donc partiellement incontrôlées, les consommateurs réguliers développent assez rapidement des techniques de potentialisation des effets jugés positifs et de protection contre les effets jugés négatifs. Mais contrôler les effets, surtout lorsqu'on pratique la polyconsommation et à forte dose, est un vrai exercice de contrôle de soi. De plus, parce que les substances psychoactives agissent sur les émotions, les sensations, il est fréquent que les consommateurs les utilisent dans le but de contrôler leurs états d'âme. Cela va du simple usage, pour ponctuellement aller mieux ou aller moins mal, à des expériences beaucoup plus sophistiquées. Victor raconte :

« J'étais mal à cette époque, je déprimais, j'avais l'impression de me liquéfier, de me disperser. J'avais déjà ressenti cet effet en descente de transe.

Mais ça passe après. Alors je me suis dit que si je refaisais l'expérience en "laboratoire", c'est-à-dire en *teuf*, je pourrais trafiquer les effets chroniques par les effets passagers de la transe. Puis je me suis dit que la remontée après la descente, mécanique à cause de la fin de l'effet des produits, aurait des effets sur ma déprime "de fond". Et ça a, en partie, marché. »

Cette tentative de maîtrise des substances psychoactives se combine avec la tentative de maîtrise de la transe, pour des buts de bien-être ou des buts de création, création qui induit encore un besoin de maîtrise. « Quand l'esprit est devant l'unité suprême, tout est oublié, l'union s'accomplit dans le mystère. Nous retrouvons, dans notre extase areligieuse, les deux mouvements de l'extase religieuse, celui, négateur, qui nous vide, dissipe notre personnalité, fait évanouir notre moi [...] ; celui, constructif, qui nous enrichit, qui nous emplit d'une chose ou d'une personnalité étrangère, qui met à la place du vieux moi un moi nouveau, en particulier chez les artistes dans leur communion avec la beauté elle-même » (Bastide, 1997, p. 23).

Conclusion

Pourquoi la transe ? Elle apparaît donc comme une automédication. Les expériences psychologiques sont relativement mal vues par notre société moderne. Les élans mystiques et collectifs dans le cadre des sociétés rationnelles sont d'abord perçus sous l'angle psychopathologique. Il est de plus tentant de les associer aux dérives sectaires. La transe technoïde échappe à cette critique par son agnosticisme radical. Il y a bien eu une branche de la techno, la *Goa*, qui a pu aller chercher des explications dans la philosophie *new-age*, mais le mouvement est devenu minoritaire et sa facilité à être récupéré par le secteur marchand a participé à sa décrédibilisation auprès du milieu techno *free party*.

Selon la formule de Bastide (*ibid.*, p. 209-210), la mort des dieux institués n'a pas entraîné la disparition de l'expérience instituante du sacré, mais juste la recherche de nouvelles formes d'incarnation. Pour les jeunes plus précisément, il pense qu'ils « constatent, à partir de ce sentiment de vide, qu'une personnalité qui ne s'enracinerait pas dans une sorte d'enthousiasme sacré ne serait, *en définitive*, qu'une personnalité châtrée de ce qui constitue une dimension anthropologique universelle et constante pour tout homme vivant à la dimension religieuse ».

Cependant, nos institutions modernes regardent avec méfiance cette expérience à l'intersection du psychisme et du corps. Depuis Freud, la somatisation est signe de pathologies. En balayant ce genre d'expériences, elles ont aussi balayé les organisations traditionnelles de gestion de ce sacré

sauvage. Pour Bastide (*ibid.*, p. 213), « les prêtres qui dirigent l'initiation sont sensibles aux dangers qui menacent l'équilibre psychologique de l'individu et craignent, beaucoup plus qu'ils ne la souhaitent, l'apparition de crises sauvages incontrôlables ».

Mais, dans la transe qui nous intéresse, il n'y a pas de prêtres. Seuls des éléments extérieurs à la fête techno s'autorisent à contrôler l'effusion.

L'exercice de la transe est un exercice de respiration. Imprégné par la musique, rassuré par la présence de ses semblables, le danseur est souvent porté à l'introspection, il passe en revue ses problèmes et, lorsqu'il les juxtapose avec le bien-être qu'il ressent *hic et nunc*, il les relativise. Le plaisir repose l'esprit, donne à celui-ci l'impression qu'il atteint sa destination. En tant qu'état, il est pris comme un espace de repos. Ce n'est pas tant que le plaisir fasse du bien, mais l'esprit se sent bien dans le plaisir. Certes ce sentiment est éphémère, mais ce qui est pris n'est plus à prendre. En voyant qu'il peut créer du bien-être et son corollaire, du mal-être, en « laboratoire » (la fête techno), il est porté à relativiser l'empire de ses émotions, à en être complice plus que victime.

Maria raconte :

« Tu entres dans la fête, tu sors de ta vie, de ton travail, de tes emmerdes, de tes crédits, de tes machins. C'est comme si tu laissais ton manteau de merde dehors, ton manteau de problèmes quotidiens. Tu sais que, quand tu vas ressortir, tu vas devoir le remettre, alors tu n'es pas pressé de sortir. »

Question : *Pourquoi arrive-t-on ici, plus facilement qu'ailleurs, à enlever « son manteau de merde » ?*

« Parce qu'on se sent bien. Il y a aussi un côté un peu hypnotique de la musique qui aide. Te mettre devant une façade qui tape, qui tape fort et bien avec un bon DJ, c'est vrai qu'à la limite, la drogue est secondaire. La musique est assez hypnotique, cela t'aide, c'est un lavage de cerveau. Un bon set de *Hardcore* de Steph¹⁰, c'est la meilleure thérapie qui soit pour zapper. Après, je me sens plus prête à reprendre tous mes problèmes et à essayer de les régler. Ça ne les vire pas, mais ça me renforce. »

Ehrenberg et Mignon ont pu parler, pour les drogues seulement, de « béquille chimique »¹¹. Mais, parce qu'il y a ici une dimension culturelle, collective et festive forte, cela correspond plutôt à la définition du sacré-défoulement de Bastide (*ibid.*) : « Lorsque les tensions sont trop fortes et que la société ne peut leur fournir une issue, elles ne peuvent trouver d'autres

10. Simon, DJ.

11. Cité dans Fontaine A., *Double vie*, Les empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 181.

solutions que l'explosion sauvage qui en épuise l'énergie par une brève crise de quasi-folie. La transe religieuse offrait ainsi, à des frustrations devenues insupportables, le lien de leur dépassement. »

Michel Maffesoli (1985) ne dit pas autre chose : « L'ivresse, l'excès [...] la débauche, tout cela renvoie à la fusion matricielle, communautaire et, par voie de conséquence, à la fécondité sociale. » La transe technoïde est donc à cheval entre la transe sauvage et la transe fonctionnelle. L'effet psychologique a des avantages psychiques.

Article reçu en août et accepté en octobre 2006

Bibliographie

- Bastide Roger (1975) : *Le sacré sauvage* – Paris, Payot (1997)
- Becker S Howard : *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* – Paris, Métailié (1985)
- Danielou Alain (1967) : *Sémantique musicale : essai de psycho-physiologie auditive* – Paris, Hermann (1978)
- Durand Gilbert : *Les structures anthropologiques du présent* – Paris, Dunod (1994)
- Ehrenberg Alain, Mignon Patrick : *Drogues, politique et société* – Paris, Le Monde Éd. et Éd. Descartes (1992)
- Freud Sigmund (1920) : *Essais de psychanalyse* – Paris, Payot, 2004
- Freud Sigmund (1920 bis) : « Au-delà du principe de plaisir » – In *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2004
- Fontaine Astrid & Fontana Caroline : *Raver* – Paris, Anthropos Economica (1996)
- Gori Roland : *Le corps et le signe dans l'acte de parole* – Paris, Dunod (1978)
- Grynspan Emmanuel : *Bruyante techno, réflexion sur le son de la free-party* – Saint-Amant Tallende, Éd. Mélanie Sèteun (1999)
- Hampartzoumian Stéphane : *Effervescence techno ou la communauté trans(e)cendante* – Paris, L'Harmattan, 2004
- Houdayer Hélène : *Le défi toxique* – Paris, L'Harmattan (2000)
- Kant Emmanuel : *Critique de la raison pure* – Paris, PUF (1990)
- Lapassade George : *La transe* – Paris, PUF (1990)
- Lazorthes Guy : *L'imagination, source d'irréel et d'irrationnel, puissance créatrice* – Paris, Ellipses (1999)
- Le Bon Gustave (1895) : *Psychologie des foules* – Paris, Félix Alcan (1905), rééd. PUF (1971). Sur Internet à : http://classiques.uqac.ca/classiques/le_bon_gustave/psychologie_des_foules_alcan/foules_alcan.html
- Maffesoli Michel : *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie* – Paris, Méridiens-Klincksieck, 1985 (rééd. Livre de Poche, 1991)
- Maffesoli Michel : *La conquête du présent* – Paris, PUF 1979 (rééd. Desclée de Brouwer, 1999)
- Moreau Christophe : *La jeunesse à travers ses raves* – Thèse de sociologie, Université Rennes 2 : 382 (2002)

- Moscovici Serge : *L'âge des foules* – Paris, Fayard (1981)
- Petiau Anne : « Rupture, consommation et communion : trois temps pour comprendre la socialité dans la rave » – In *Sociétés, Revue des sciences humaines et sociales*, 65 (1999)
- Pourtau Lionel : « Le risque comme adjuvant, le cas des free parties » – In *Sociétés, Revue des sciences humaines et sociales*, 77 (2002-2003)
- Pourtau Lionel : « Les Sound Systems techno, un exemple de vie communautaire » – In Mabilon-Bonfils Béatrice *et al.* : *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Éditions Autrement (2004)
- Racine Étienne : *Le phénomène techno* – Paris, Imago (2002)
- Rouget Gilbert : *La musique et la transe* – Paris, Gallimard (1991)
- Schott-Bilman Françoise : *Le besoin de danser* – Paris, Odile Jacob (2000)
- Seca Jean-Marie : *Les musiciens underground* – Paris, PUF (2001)
- Zinberg Norman : *Drug, set and setting* – New Heaven, Yale University Press (1974)